

L'Oeil de l'exilé

JOURNAL DE LA MAISON DES JOURNALISTES

FEVRIER 2004 • N°4

Béatrice, scénariste :

J'ai trouvé en France une patrie

« Il est important que les jeunes immigrés aiment le pays qui les accueille. Si vous détestez la France, vous ne pouvez pas vous attendre à être accueillis à bras ouvert. »

Octogénaire pleine d'énergie, Béatrice tient à servir le thé et le kouglof elle-même. Simplicité d'attitude et sophistication de l'esprit donnent un relief particulier à cette silhouette svelte

G. D.

(Suite page 3)



Moi aussi, je rêve, ma parole !

« *I have a dream* ». Cette phrase prononcée il y a une trentaine d'années par Martin Luther King, apôtre noir américain de la non violence, trouve toute sa signification aujourd'hui encore. Surtout quand on sait que chacun, au plus profond de son être nourrit des rêves, parfois utopiques, voire chimériques. L'important est de d'avoir

l'espoir de réussir un projet. Je fais un rêve moi aussi. Sans toutefois y accorder trop d'importance, je rêve quand même. Je dirai que mes rêves se mêlent à mes ambitions. Je rêve, ma parole !

J'ai longtemps rêvé d'une carrière au cinéma : être actrice, réaliser des films de fiction ou des documentaires. Ecrire un

roman, être publiée et lue. Une exilée face à son destin, caresse malgré tout le rêve de réussir.

Loin d'être pessimiste, je suis pragmatique. Mais pour l'instant, l'essentiel est d'avoir un abri où être en sécurité. Et où je puisse laisser libre cours à mes rêves en hexagone.

Maguy



Ils viennent d'arriver. Sans statut, sans travail, leur vie est bien difficile. Et pourtant, ils rêvent...

RÊVES D'EXILES 1, 2 et 7



Ils ont rêvé eux aussi. Aujourd'hui, ils ont construit leur vie en France. Portraits de quatre anciens réfugiés...

HISTOIRES REUSSIES 3 - 6



Deux regards sur l'exil et les songes. Entre possible et impossible choix.

POINTS DE VUE

8

Je bataillerai bec et ongles

Cher Bra-Dri

La capitale française m'apparaît telle que nous l'avons vue et rêvée à travers la lucarne du petit écran, belle et majestueuse. Les avenues, l'habitat, les commerces, les gens, tout semble élégant et magnifique. Oui je sais ! Je t'entends d'ici me rap-peler la parole des anciens : « *L'étranger a de gros yeux mais il ne voit rien* ». Et tu te demandes certainement, comment quelqu'un comme moi qui vient juste d'échapper aux escadrons de la mort et qui s'exile dans des conditions précaires, peut encore voir du beau et même rêver ? Frère, tu me connais, toujours habité de rêves qui ont façonné mon parcours. Ce n'est pas aujourd'hui que je changerai. On ne se refait pas.

Je redémarre tout à zéro, mais ce nouveau départ ne m'effraie guère. Ici tout est possible pour peu qu'on se bouge et qu'on persévère. J'ai déjà parcouru les principaux médias, de l'audiovisuel comme de la presse écrite. Le milieu n'est pas aussi



Rêver...

bouché qu'on me le faisait croire au pays. Avec un peu de perspicacité, tu repères les ouvertures. Mon carnet d'adresses s'étoffe à vue d'œil et les amitiés se tissent au fil des événements où je découvre le Paris actif.

Concerts, théâtres, expos, festivals, conférences de presse, fêtes privées, je les passe

tous au peigne fin. Je me « vends », je parle de ce que je connais le mieux, des portraits d'artistes que j'ai sous la main, des sujets de société de chez nous, de notre culture urbaine... Pour jauger l'intérêt que peut comporter mon capital d'info je me réfère à Vlad. Il demeure mon œil,

Le mois prochain, mes premiers articles paraîtront dans un magazine...

Que la vérité brille comme le soleil

Si « *partir c'est mourir un peu* », selon le vieil adage, alors quid du rêve quand le voyage est synonyme de fin aussi triste et mortifère. Je réfléchis souvent à cette fantaisie de l'existence durant les rares nuits où j'ai eu la chance de m'extraire de la rue et au froid glacial des bancs publics, des squats mal famés, des intimités malmenées. Mais

j'avoue qu'ils ont été les seuls havres accueillant ma fuite éperdue, les témoins de mes rêves insensés de lendemains qui chantent ! D'eldorados dont je n'ai trouvé nulle trace ! De pays de cocagne qui ne semblent naître que dans mon esprit tourmenté !

Quand on vient d'un pays comme l'Algérie où tous les rêves ont été brisés, voire inter-

dités où le délire comme la mau-vaise herbe envahit tous les espaces, on ne peut s'empêcher devant cette confusion de penser à ces mots du poète Khalil Jubran Khalil : « *si tu trouves un esclave endormi, réveille-le et parle lui de liberté !* »

...rendre l'exil sensé.

Je savais déjà que l'exil n'est pas une sinécure et parfois je pense même qu'il est l'enfant abâtardi du rêve. C'est pourquoi, pour ma part, je crois que

mon oreille, et mon guide. Lui et sa famille me couvre d'une chaleur humaine exceptionnelle. Je n'ai jamais vu autant de prévenance et de générosité. Que quelqu'un ose me répéter encore que les Français ne sont pas accueillants.

Le mois prochain, mes premiers articles paraîtront dans l'un des magazines les plus branchés du tout Paris. Vendredi en huit, j'enregistre mon deuxième essai de portrait d'artiste pour une production qui travaille pour la célèbre chaîne TF1. Et avec un peu de chance, dans deux mois, je vais jouer les rédacteurs-en-chef adjoints d'une publication associative. Pour me résumer, il y a un paquet de pistes porteuses d'espoir. Comment s'empêcher de cultiver amoureusement l'optimisme ?

Je rêve et me vois déjà à la « *matinale* » de RFI ou au service des grand reportages de TV5

Crois moi, je bataillerai bec et ongles pour me hisser au niveau de ceux qui sculptent le monde, ceux que l'on cite pour la justesse de leur propos, que l'on admire pour leur loyauté, que l'on fréquente pour leur intégrité.

Ton frère Djosseur

Solo

quand le rêve se mêle à l'exil, leur étreinte de violente douceur n'a de sens que si elle aboutit dans l'action raisonnée qui rend réalisable le rêve et exceptionnel l'exil. Agir pour que la vérité brille comme le soleil et que la bêtise meure de honte. Agir pour que l'esclave apprenne à arracher celle-ci des mains de ses potentats et à la défendre contre vents et marées. C'est un petit rêve certes mais il rend l'exil sensé.

Ahmed

Béatrice la scénariste

J'ai trouvé en France une patrie

(Suite de la page 1)

et cette voix légèrement rocaillieuse. Peut-être tient-elle de son père, parti de sa lointaine Lettonie pour faire fortune dans l'édition à Berlin. Ce père adoré, qui a su combler le vide affectif laissé par sa mère, une aristocrate hongroise à la contenance hautaine toute patricienne.

« *Lorsque nous avons fui l'Allemagne à l'arrivée d'Adolf Hitler au pouvoir, nous nous sommes installés à Paris.* »

Dans un hôtel minable, rue Bonaparte, place St Sulpice. A dix-sept ans Béatrice doit accepter tous les petits boulots pour faire bouillir la marmite. Bernhard, son père, a tout perdu au lendemain de l'incendie du Reichstag. Il ne parle pas un mot de français. Sa mère n'a jamais travaillé et ne veut pas que ça change. Béatrice apprend vite la langue, propose des modèles de vêtements d'enfants qu'elle dessine.

« *Je travaillais au noir. Nous avions des autorisations provisoires de séjour de trois mois, qu'il fallait renouveler. Et chaque fois, c'étaient les queues devant la préfecture, les fonctionnaires méprisants.* »

Des vagues d'immigrés déferlent alors sur la France : Espagnols pour cause de guerre civile, Italiens, pour cause de fascisme, Allemands fuyant le nazisme.

En 1940, l'armée allemande prend Paris. Les parents de Béatrice se séparent. Elle choisit de rester avec son père. Les rafles de la Gestapo se multiplient. Les agents ont des

listes de Juifs. Arrive l'étoile jaune, elle doit la porter bien en évidence sur sa poitrine. Elle refuse. « *Avant les événements, j'ignorais que j'étais juive. Tout cela m'est tombé dessus du jour au lendemain.* » Son père, lui, l'arbore avec fierté.

La mère de Béatrice, qui vit à l'autre bout de Paris dans un hôtel aussi minable que le leur est arrêtée et déportée en 1942.

« *Elle a été digne* », lui raconte l'hôtelier. Elle ne reviendra jamais. Pour Béatrice et son père, la vie continue, la peur au ventre. Peur d'entendre les voitures des militaires s'arrêter devant l'hôtel pendant le couvre-feu. Peur d'entendre frapper à la porte et crier : « *Police, ouvrez !* » Peur qu'un jour prochain, ce soit leur tour d'être conduits sur le quai de Drancy.

En mars 1943, un ami inspecteur de la police française, profitant du formalisme des

Exilée politique depuis 1933 du fait du régime hitlérien, elle est devenue une scénariste de renom travaillant avec de grands réalisateurs.

Allemands, la prévient : « *Vous avez une heure pour quitter l'hôtel ; ce soir, vous êtes sur la liste* ». C'est la fuite éperdue dans Paris, la ville lumière devenue piège mortel. De cache en cache, ils déjouent la traque. Puis les méthodes changent. La Gestapo raffe par surprise. Alors ils arrêtent Bernhard pendant que Béatrice se trouve chez son petit ami un étage en dessous. Aucun des occupants de l'hôtel - des gens pourtant antisémites déclarés -



Les hôtels du Paris des années de guerre accueillent Béatrice

ne la trahit. « *Jamais, je n'oublierai les bruits de bottes dans le couloir.* » Son père lance comme une bouteille à la mer, son dernier geste d'amour pour sa fille. Il jette sur la voie ferrée une lettre que les chemi-nots remettront à Béatrice des semaines plus tard. Il s'inquiète pour elle, lui dit qu'il reviendra

d'un ministre. Puis elle est engagée sur recommandation d'un ami de son père par un metteur en scène, comme secrétaire. Elle tape avec deux doigts, ignore tout de la sténo-graphie. Au bout de deux semaines, sa nullité ne fait plus de doute, mais le charme a opéré. Un grand metteur en scène l'engage et lui apprend le métier de scénariste. Elle va y consacrer sa vie. D'abord au cinéma puis à la télévision.

On la compte aujourd'hui parmi les très bons. Avec des amis, qui ont pour certains la moitié de son âge, elle a créé l'année dernière, une société de production. De ses oeuvres, elle préfère « *La colline aux mille enfants* », qui raconte le sauvetage de 5000 enfants juifs par les habitants du village français de Chambon-sur-Lignon dans la Haute-Loire.

« *Je suis heureuse en France. J'y ai trouvé une patrie.* »

Georges Dougueli

Andréa, monteuse de films



En regardant toutes ces fenêtres, on se demande : « est-ce qu'il y a une place pour moi dans cette cité ? »

J'ai eu beaucoup de chance

L'histoire d'Andréa, jeune femme de 37 ans, réfugiée politique en France depuis 1989, est fort singulière. Quand elle a quitté son pays, l'ancienne Tchécoslovaquie, où elle suivait des cours de montage de film, Andréa a eu la chance de pouvoir concrétiser ses ambitions.

« J'étais rédactrice dans un journal qui était contre le régime communiste », se souvient-elle. J'aidais aussi à distribuer certains journaux interdits. Et j'étais souvent interrogée par la police. C'était intenable. Je me suis enfuie pour demander l'asile politique en France. »

Elle compte, à son arrivée en France, contacter une personne dont elle a l'adresse mais qui est absente ce jour-là. Et là voilà dormant sa première nuit à la belle étoile dans le jardin de sa correspondante, en compagnie d'un chien pas très ras-

Quand elle arrive de Tchécoslovaquie en 1989 Andrea se sent perdue. Un an plus tard, elle rentre dans une école de cinéma

surant. « Heureusement », dit-elle, « j'avais quelques adresses de réfugiés tchèques qui m'ont beaucoup aidée. Je n'ai pas eu tout de suite un chez moi, mais je dormais un mois chez l'un, un mois chez l'autre. »

Chanter dans le métro

Andréa considère cependant qu'elle a eu beaucoup de chance : « Les intellectuels tchèques m'ont épaulée et m'ont facilité l'accès à de petits boulots. Comme j'étais une fille, j'ai pu faire jeune fille au pair ce qui était impossible aux hommes et aux femmes plus âgées. »

Première difficulté, l'apprentissage du français : « Je n'en parlais pas un mot. J'ai pris des

cours dans une école pour réfugiés politiques, tout en faisant des ménages. » Andréa a aussi gardé des enfants et même chanté dans le métro. « Quand on arrive dans un pays qu'on ne connaît pas, dit elle on n'a pas d'amis. On n'a pas d'ancien amour.

On est perdu dans une énorme ville. En regardant toutes ces fenêtres, on se demande : est-ce qu'il y a une place pour moi dans cette cité ? »

Un an plus tard, elle passe des examens pour entrer dans une école de cinéma : « J'ai obtenu une bourse et mon diplôme. » La voilà dans le métier.

Elle travaille à la demande, elle monte des films. Elle se sent très bien acceptée : « Il y a une très grande sympathie entre

les Tchèques et les Français. Il arrive qu'un imbécile se moque de mon accent, mais c'est très rare. Je dirai même que les gens aiment bien que j'apporte mon regard slave »

Pourtant, quand elle se souvient, Andréa évoque d'abord le sentiment de solitude qu'elle a éprouvé.

J'ai trouvé l'homme de ma vie

Depuis son départ - il y a presque 14 ans - la Tchécoslovaquie a bien changé. Mais elle ne pense pas y retourner : « En France j'ai trouvé l'homme de ma vie et nous avons un enfant. J'ai de bons rapports avec mon pays où je vais assez souvent voir ma famille. »

Pour elle, le plus urgent quand on arrive en France c'est d'apprendre la langue. Et de trouver un travail. Ce qui est souvent très difficile. Mais à ses yeux, l'important est d'aimer son pays d'adoption :

« J'ai plein d'admiration pour la France qui m'a aidée à m'intégrer. »

Marguerite Ntemgoua

Stanislav, journaliste

Un journaliste reste toujours un journaliste

Stanislav, « Stan » pour les amis a insisté pour me recevoir un dimanche, seul jour de la semaine où toute sa famille est réunie. Son épouse Albena, une solide femme à la quarantaine accomplie, travaille tard les jours ouvrables. Son unique fille âgée de quinze ans, va à l'école.

L'appartement qui abrite la petite famille, aux portes de Paris, est spacieux et modestement meublé. Cette famille d'origine bulgare s'estime aujourd'hui parfaitement intégrée en France.

Stan s'exprime couramment dans la langue de Molière, même s'il garde un fort accent slave. Et s'il lui arrive de commettre quelques fautes d'accord, il peut toujours compter sur la bienveillante présence de sa fille, « son prof maison de français ». Les débuts d'exil furent pourtant des plus difficiles pour lui. Stan n'a pas quitté tout seul sa Bulgarie natale en 1989. Il a emmené avec lui son épouse et sa fille alors âgée d'à peine deux ans.

Comme tout réfugié politique, il se retrouve rapidement en butte à toutes sortes de difficultés, matérielles et morales. Il les résume en quelques mots. « Où dormir, quoi manger, à qui parler, de quoi ? Par quel bout commencer à construire, une vie à un âge où tu te crois construit. Une anecdote dit qu'il ne faut pas confondre tourisme et

immigration. ». Il y a bien russe, le croate, le serbe, le macédonien), et peut à juste titre proposer ses compétences de spécialiste d'Europe de l'Est aux médias français. Mais c'est compter sans sa méconnaissance du français, obstacle majeur à tout recrutement. Il sait tout juste dire « bonjour, merci, au revoir ».

Malgré ce handicap il soutenait son métier. L'odeur de l'encre des journaux me poursuivait jusque dans mes rêves », affirme-t-il. Un ami lui conseille de consacrer douze heures chaque jour à l'apprentissage de la langue française, condition nécessaire pour prétendre à un emploi. Il attendra six ans pour proposer ses services aux médias français. Entre temps, il faut



Stan attendra six ans pour proposer ses services aux médias français.



Arrivé de Bulgarie, Stan s'essaie à dix-sept métiers différents. « Le jour où j'ai reçu ma carte de presse française, j'ai vu ma femme pleurer »

survivre. Il s'essaie à dix sept métiers différents. Accumulé des CDD (contrats à durée déterminée). Il obtient même un CDI (contrat à durée indéterminée) d'ambulancier ! Il démissionne de ce poste pour tenter sa chance dans la presse où, s'il n'écrit plus d'articles, il peut exercer d'autres métiers.

Il suit des formations de PAO (publication assistée par ordinateur). Encouragé par des confrères français, il affronte de nombreux entretiens d'embauche. Accumule de nouveaux contrats à durée déterminée : missions d'intérim, piges. Le voilà de nouveau dans la presse, comme rédacteur graphiste. Son émotion est partagée par sa famille. « Le jour où j'ai reçu ma carte de presse française, j'ai vu ma femme pleurer ».

Rédacteur, il a occupé divers postes de responsabilité dans l'une des principales publications de son pays. Son cursus (Bac + 5) lui a permis d'exercer comme critique de théâtre. Il parle cinq langues différentes (le bulgare, le

russe, le croate, le serbe, le macédonien), et peut à juste titre proposer ses compétences de spécialiste d'Europe de l'Est aux médias français. Mais c'est compter sans sa méconnaissance du français, obstacle majeur à tout recrutement. Il sait tout juste dire « bonjour, merci, au revoir ».

Malgré ce handicap il soutient son métier. L'odeur de l'encre des journaux me poursuivait jusque dans mes rêves », affirme-t-il. Un ami lui conseille de consacrer douze heures chaque jour à l'apprentissage de la langue française, condition nécessaire pour prétendre à un emploi. Il attendra six ans pour proposer ses services aux médias français. Entre temps, il faut

survivre. Il s'essaie à dix sept métiers différents. Accumulé des CDD (contrats à durée déterminée). Il obtient même un CDI (contrat à durée indéterminée) d'ambulancier ! Il démissionne de ce poste pour tenter sa chance dans la presse où, s'il n'écrit plus d'articles, il peut exercer d'autres métiers.

Il suit des formations de PAO (publication assistée par ordinateur). Encouragé par des confrères français, il affronte de nombreux entretiens d'embauche. Accumule de nouveaux contrats à durée déterminée : missions d'intérim, piges. Le voilà de nouveau dans la presse, comme rédacteur graphiste. Son émotion est partagée par sa famille. « Le jour où j'ai reçu ma carte de presse française, j'ai vu ma femme pleurer ».

Rajiv Dassie

Georges, chorégraphe

J'ai chapardé pour me nourrir



„La danse traditionnelle est un élément essentiel du patrimoine culturel de l'Africain, expression vivante de sa philosophie et de son évolution“.

Chez les Monboye, on est danseur de père en fils. Ils sont « wè », ethnie de l'Ouest ivoirien, régie traditionnellement par la Société des Masques.

Georges Monboye sera initié à la danse du « Gla » par son grand-père, dépositaire des attributs du dit masque. Descendu de sa campagne à Abidjan pour apprendre la mécanique auto, Georges

Georges est initié à la danse par son grand-père. Aujourd'hui, ce chorégraphe à une réputation internationale.

découvre la danse « moderne » dans un show télévisé de la chanteuse Chantal Taïba.

On est au milieu des années 80. Dans les villes, dans les campagnes, partout, la désillusion obscurcit le mirage ivoirien.



„La danse est l'une des rares activités humaines qui concilie le cœur, le corps et l'esprit.“

L'Etat providence s'es-souffle, les nouvelles générations piaffent d'impatience et attendent leur part du gâteau. L'Université s'agite, on murmure qu'une opposition clandestine hante les souterrains de la cité. Les langues en général et celles des artistes en particulier se délient. Alpha Blondy épingle les symboles de la réussite d'Houphouët : « ...boulevard Giscard D'Estaing, boulevard de la mort... ». La police joue de plus en plus de la matraque. Au « pays du dialogue » il ne fait plus bon vivre pour tous ceux qui n'ont point le verbe dans la poche.

« Vu les agitations socio-politiques de l'aube des années 90, affirme Georges,



Sophie Vidus qui m'a formé en jazz et en danse classique, me conseille de partir. A partir de 1989, j'enchaîne une série de stages chez Alvin Ailey aux USA, chez Marta Graham au Canada ou chez Rick Odoms en France. C'est à la faveur d'un stage à Royan que je reste clandestinement en France sans un sou. Pour payer mes cours de danse à Paris, je nettoie les salles du Centre. Et pour me nourrir, je chaparde sur les rayons des épiceries. A l'époque, il n'y avait pas de caméra de surveillance. »

L'hiver 1991, Lucie Tapé Cardot présente Georges à Muriel Adolphe qui deviendra sa femme. En 1992, le couple crée et gère le Centre de danse et la compagnie Georges Monboye qui compte aujourd'hui une cinquantaine de salariés au 25, rue Boyer à Paris (20^{ème}).

De « Djelaouli Zaouli » à « M'Bah Yoro », le catalogue aligne une dizaine de créations diffusées dans des lieux de référence. Malgré la reconnaissance internationale qui sanctionne son travail, Monboye reste discret pour rattraper les années de galère. Ce qui ne l'empêche pas de s'habiller chez Kenzo ou chez Hugo Boss, de dîner au Prorocane ou au Village, deux restaurants branchés de la jet-set africaine à Paris et de finir fréquemment ses soirées au Café Latina.

Soro Solo

Une presse libre pour mon pays...

Il n'existe pas de plus grande douleur au monde que la perte de sa terre natale. Euripide, 431 av. J.C

J'ai laissé mon pays pour fuir les persécutions politiques et l'oppression sous toutes ses formes.

J'ai laissé mon pays pour enfin sortir de la clandestinité et respirer du même coup le vent de la liberté et de la justice.

J'ai laissé mon pays pour fuir un pouvoir qui utilise des milices armées pour me réduire au silence en m'abattant.

Voilà plus d'un an que je suis en France où de nouvelles difficultés surgissent. Sans travail, sans logement, l'avenir me paraît incertain.

Abandonné je me retrouve seul, face à personne, face

à moi-même. J'ai laissé une société qui m'en veut pour une autre qui m'exclut.

Malgré tout j'ose rêver. Rêver, c'est exister. Je rêve donc j'existe.

Je rêve que les journalistes haïtiens n'aient plus besoin de s'exiler à force de subir des persécutions politiques. Je rêve que mes confrères de demain ne se feront pas lyncher pour leur prise de position. Je rêve d'une presse haïtienne libre où les professionnels de l'information peuvent exercer en toute quiétude leur métier sans être jetés en prison.

Ephraïm



Je rêverai pour ceux qui n'ont plus de rêves

Me voilà au carrefour de l'indécision ! Envisager, choisir, entreprendre, rêver. Ai-je réellement les possibilités de rêver ?

Ce que je « veux » faire est une chose, ce que je « peux » faire en est une autre ! Ce que je veux est dicté par les sentiments égoïstes, ce que je peux est bien différent. Je dois me décider à faire quelque chose d'utile à mon pays d'accueil, c'est-à-dire tout simplement « continuer » en France ce que j'ai toujours fait dans mon pays natal. Et cela seul est à ma portée. « Travaillez pour

vous rendre utile ; rendez vous utile pour être aimé ; soyez aimé pour être heureux. » C'est ce que me dicte la sagesse. Je connais des centaines d'occupations pour me rendre utile ce qui fait que je ne risque pas de chômer ni de me laisser bercer (je dirais « berner » !) par les rêves.

Continuer avec le journalisme ? Rien n'est moins garanti, ni moins évident. Je veux certes continuer d'écrire, l'écriture étant pour moi aussi vitale que boire et manger, mais je veux surtout me consacrer à la poésie, aux nouvelles, aux réflexions...

J'ai laissé derrière moi trop de misères, trop de larmes sur les visages, trop de rêves brisés, trop d'injustices.

Journaliste forcé à l'exil, oui, je le suis. Victime, non. La victime, c'est notre profession devenue suicidaire. La victime, c'est la liberté proscrite. La victime, c'est mon peuple écrasé, privé de ses droits, spolié, interdit de parole, affamé, matraqué, chassé des bidonvilles par les bulldozers et des hameaux par les couteaux des sicaires ! Quant aux journalistes assassinés, ils ne sont plus des victimes mais des martyrs. Paix à leurs âmes !

S'il m'était permis de rêver, eh bien, je rêverai pour mon peuple, pour tous les enfants qui ne vont pas à l'école et ne mangent pas à leur faim, toutes les femmes privées de leurs droits, tous les cœurs qui ont soif de justice et de liberté ! S'il m'était permis, je rêverai pour ceux qui n'ont plus de rêves, ceux pour qui le rêve est interdit...

Ma vie en exil, je saurai la vivre en fonctions des faveurs et des contraintes, mais en homme éveillé. Et à Dieu tout le reste...

Redouane

Croire en son talent

Des réfugiés politiques qui, dans la plupart des cas, ont du quitter leur pays dans des conditions insoutenables ont réussi à se faire une place au soleil. Certains, même, sont parvenus à devenir des figures connues en France. C'est à mettre au crédit de ce pays.

La France - et les Français, ne semblent pas s'en apercevoir - est à mes yeux généreuse.

Pour moi ce qualificatif n'est nullement usurpé ! Nous autres résidents de la Maison des journalistes sommes les premiers à devoir en convenir. Certes le racisme latent ou déclaré n'a pas complètement disparu en France, certes la préférence nationale reste, tacitement ou expressément, une pratique qui n'est pas encore tombée en désuétude. Mais force est de reconnaître que ceux qui ont pu réussir n'auraient pas réussi si la France n'était que dans ces inclinaisons-là.

Ces réfugiés qui ont réussi ont voulu réussir. Ont tenu à réussir. Il ne s'agit pas non plus de négliger ou d'ignorer le facteur chance qui intervient souvent dans une large part dans les destinées humaines - De Gaulle lui octroie le pourcentage de 90%. Mais le hasard ne favorise que les esprits éclairés a dit d'un autre côté Bergson. Ils ont réussi parce qu'ils ont cru en leurs talents, parce qu'ils ont été acharnés dans la persévérance, parce qu'ils se sont dits que ce qu'un Français peut faire ils peuvent le faire aussi, parce qu'ils ont compris à travers l'histoire de ce pays que le succès n'est pas exclusif à ses enfants, mais à l'homme et à l'homme libre.

Le succès est possible. Il y a eu une sorte de tacite connivence entre les valeurs de la République française et les qualités humaines de ceux qui ont réussi.

Omar Sawam



Dominique Versini, Secrétaire d'Etat à la lutte contre la précarité et l'exclusion visite une chambre de la Maison des journalistes en compagnie du directeur de la MDJ, Philippe Spinau.

Photos : Jean-François Deroubaix



4 décembre 2003, 12h00, rue Cauchy.

Ils sont venus, ils sont tous là, les patrons de médias, les politiques, les sponsors, les donateurs, les associatifs, les confrères journalistes, la presse étrangère et même quelques curieux attirés par la foule qui déborde sur le trottoir.

Tous se pressent dans le hall d'entrée de la Maison des journalistes, se bousculent, se saluent, s'embrassent, avant de gagner les étages ou le sous-sol pour découvrir les chambres et les parties communes. Certains s'arrêtent et bavardent quelques instants avec les résidents de la MDJ, les téléfilms, les micros des radios se tendent, c'est un aimable capharnaüm sonore.

Puis vient le moment des discours, Danièle Ohayon la présidente de la Maisons des journalistes introduit successivement Robert Ménard secrétaire général de Reporters sans frontières, Bertrand Delanoë Maire de Paris, Jean-Paul Huchon président du Conseil régional d'Ile de France et Dominique Versini, Secrétaire d'Etat à la lutte contre la précarité et l'exclusion. Tous saluent le travail effectué par la Maison des journalistes depuis plus d'une année, se félicitent de l'ouverture à Paris de la première Maison des journalistes au Monde et s'engagent à soutenir résolument et financièrement la MDJ dans ses développements futurs.

Le poisson n'est vraiment à son aise dans les eaux qui l'ont vu naître.

Bien des journalistes, fuyant les affres des régimes autoritaires, ont pu se refaire une vie loin de chez eux. Cependant une obsession du « *chez soi* » demeure : le poisson n'est vraiment à son aise que dans les eaux qui l'ont vu naître.

Même s'il s'est intégré dans son pays d'accueil, le journaliste rêve de repartir un jour vivre dans son pays exempt de censure, de persécutions, d'attentats quotidiens, un pays de citoyens libres et libérés.

Il y a une grande bonheur à

se savoir utile à sa patrie. A la servir et à contribuer à la sortir de ses problèmes.

Le pouvoir que détient le journaliste s'assortit de responsabilités. Du coup, il ne peut s'empêcher, quand il est exilé, de vivre hanté par le sentiment

qu'il échoue dans son devoir envers son pays. Quand vient le soir, c'est sur l'oreiller de la nostalgie qu'il repose ses rêves d'un là-bas meilleur.

Jean-Vincent Djendo-Mendon

L'Oeil de l'exilé

MAISON DES JOURNALISTES

35 rue Cauchy 75015 Paris
Tel/Fax : 01 40 60 04 02

Courriel : maison.journalistes@wanadoo.fr

DIRECTEUR Philippe Spinau

DIRECTRICE DE LA PUBLICATION Danièle Ohayon

RÉDACTRICE EN CHEF Anne Belot, avec Jacqueline Beaulieu et Jean Legastelois

EQUIPE DE RÉDACTION : Ahmed, Rédouane Attaoui, Rajiv Dassie, Jean-Vincent Djendo-Mendon, Georges Douguell, Ephraïm, Marguerite Ntemgona, Omar Sawam, Soro Solo.

DESSINS Cardon

MAQUETTE Stanislav Valtchev

IMPRESSION Éditions Mimosa, 04 67 99 49 49